

Azélie FAYOLLE

ERNEST RENAN :
SAVOIRS DE LA NATURE
ET PENSÉE DE L'HISTOIRE



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2023

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

La souffrance crée l'esprit, le mouvement intellectuel et moral. Maladie du monde, si l'on veut, en réalité perle du monde, l'esprit est le but, la cause finale, le résultat dernier et, certes, le plus brillant de l'univers que nous habitons.¹

Parler des sciences de la nature chez Renan pourrait sembler réducteur, tant l'historien des langues et des religions s'est présenté comme le chantre de la science, mot auquel il donne un sens très large, mais qu'il pense avant tout sur le modèle de la philologie et des sciences historiques. Cet intérêt pour les sciences a pourtant été perçu par les critiques, depuis Annie Petit², Francesco Petruzzelli³, Domenico Paone⁴, Levente Devenyi⁵ – jusqu'aux rapports que la science entretient avec la foi, abordés par Laudyce Rétat⁶. Ce n'est cependant pas par les sciences naturelles⁷ que Renan a commencé sa formation. D'abord attiré par les mathématiques lors de ses années d'enfance en Bretagne, il fut un élève assidu de l'abbé Pinault, dont le *Traité élémentaire de physique* constitue un ouvrage parmi ceux « qui comptèrent dans la

¹ « Examen de conscience philosophique » [1889], t. II, p. 1182.

² Voir notamment son édition de *L'Avenir de la science. Pensées de 1848*, Paris, Garnier Flammarion, 1995, son article « Le prétendu positivisme d'Ernest Renan », *Revue d'Histoire des sciences humaines*, 2001/1, n° 8, p. 73-101 et « Enseignement scientifique et culture selon Ernest Renan », *Revue d'histoire des sciences*, 1991, 44-1, p. 23-60.

³ Francesco Petruzzelli, *Ernest Renan : formazione, pensiero e scritti giovanili (1842-1848)*, tesi di dottorato in discipline umanistiche-discipline filosofiche, tesi scritta sotto la direzione di Giuliano Campioni, Pise, 2014 et *Cahiers de jeunesse (1845-1846)*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque du XIX^e siècle », n° 83, 2021.

⁴ Domenico Paone, *Storia, Religione e Scienza negli ultimi scritti di Ernest Renan*, Dottorato in « Forme e storia dei saperi filosofici nell'Europa moderna e contemporanea », Paris, École Pratique des Hautes Études, 2009.

⁵ Levente Devenyi, *La Notion de science chez Ernest Renan : commentaire sur la rigueur et la finesse*, Paris IV, thèse de philosophie sous la direction de Jacques Noiray, 2000.

⁶ Laudyce Rétat, *Religion et imagination religieuse : leurs formes et leurs rapports dans l'œuvre d'Ernest Renan*, Paris, Klincksieck, 1977, et « Les "Dialogues philosophiques" de Renan ou les truquages de l'optimisme », *Romantisme*, 61, 1988, p. 39-46.

⁷ J'emploie l'expression « sciences naturelles » en équivalent strict de « sciences de la nature », voir chapitre 1-2.

formation intellectuelle de Renan »⁸ comme le déclare Jean Pommier. Surtout, la science, dont Renan dessine les contours et l'idéal dans ses *Pensées de 1848*, dépasserait le clivage disciplinaire. Seule la philologie, discipline maîtresse du futur titulaire de la chaire des langues hébraïques du Collège de France, est précisément commentée : elle entraîne à sa suite toutes les autres à se faire historiques, comme l'historien le défend en 1863 dans sa lettre adressée à Marcelin Berthelot, « Les sciences de la nature et les sciences historiques »⁹.

Dans le même temps, Renan est un des premiers défenseurs de Charles Darwin en France¹⁰ ; il a d'ailleurs pu se considérer comme un concurrent virtuel du naturaliste anglais, et regretter de ne pas avoir suivi une voie qu'il pressentait. Il a préféré à la physique de ses années de jeunesse les sciences naturelles ; il a projeté ses deux grandes sommes historiques, *l'Histoire des origines du christianisme* et *l'Histoire du peuple d'Israël* comme des *embryogénies* de l'esprit humain – au point que Jean Pommier, fondateur de la Société des études renaniennes et grand contributeur à la connaissance de l'historien, regrettait que ces questions n'aient pas encore pu être traitées¹¹.

Délimiter ce qu'ont été les sciences naturelles au XIX^e siècle (et ce qu'elles peuvent être aujourd'hui) implique de se replonger dans l'histoire de l'élaboration de ce champ disciplinaire : issues de l'histoire naturelle, les sciences naturelles ne sont encore ni la biologie, dont le nom apparaît *quasi* conjointement sous la plume de Lamarck en 1802¹² et de naturalistes allemands, ni les Sciences de la Vie et de la Terre enseignées aujourd'hui. La notion d'histoire naturelle apparaît au XVI^e siècle comme une transcription littérale de *l'Historia naturalis* de Pline l'Ancien : elle désigne la description systématique de la nature. Elle s'entend comme une « enquête », une

⁸ Ernest Renan, Jean Pommier (éd.), *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* [1959], Paris, Gallimard, « Folio », 1983, p. 299, note 165.

⁹ « Les sciences de la nature et les sciences historiques » [1863], *Dialogues et fragments philosophiques*, t. I. Cette lettre est publique ; elle paraît dans *La Revue des Deux Mondes*.

¹⁰ Yvette Conry, *L'Introduction du darwinisme en France au XIX^e siècle*, Paris, Vrin, 1974, p. 30.

¹¹ La chose est mentionnée à deux reprises dans le bulletin des *Études renaniennes* : après une conférence, une intervention de Corrie Siohan, petite-fille de Renan et proche de Jean Pommier, rappelle que ce dernier « avait eu l'idée de chercher dans la pensée de Renan l'influence scientifique qui pouvait venir de Berthelot en particulier et d'autres biologistes. Mais il [lui] disait d'un air désolé : "Il n'y aura pas de conférenciers pour traiter d'un pareil sujet ! Je ne vois personne"... », n^o 29, 4^e trimestre 76, p. 26, vœu qui a été exaucé par la tenue le 21 mai 1976 d'un colloque au Collège de France, *Science et philosophie*, né de cette idée de Jean Pommier, mais élargi à l'ensemble des sciences, voir *Bulletin des études renaniennes*, n^o 24, 3^e trimestre 1975, p. 14.

¹² Dans ses *Recherches sur l'organisation des corps vivans*, Paris, Maillard, 1802.

« recherche », sans inscrire dans le temps les objets qu'elle étudie : la question de la formation des organismes n'apparaît que progressivement. La spécialisation, déjà en cours au XVIII^e siècle, s'accroît au XIX^e siècle : Lamarck lui-même divise l'histoire naturelle en 1802, dans son *Hydrogéologie*, en météorologie, hydrogéologie et biologie. C'est cette spécialisation qui voit les sciences naturelles remplacer l'histoire naturelle ; encore celles-ci ne sont-elles pas ce que recouvrent les sciences de la vie. Les sciences naturelles désignent en effet un champ plus vaste : elles incluent, outre la géologie, la minéralogie, la botanique, la physiologie, toutes sciences particulièrement actives au XIX^e siècle, la physique, l'astronomie, la chimie, la médecine (dans sa thérapeutique), la géographie ou l'anthropologie. Autant dire que sous l'appellation de sciences naturelles se retrouvent de nombreuses disciplines, pas encore distinguées les unes des autres, et qui ont toutes la nature pour objet commun. L'enseignement redouble ce flou : les programmes de 1830, à l'établissement desquels Cuvier a participé, sont surtout axés sur la zoologie et la botanique, mais ils peuvent être inclus dans les cours de physique – voire de mathématiques. Dans le cas de Renan, la situation se complique encore : les petits séminaires, dans lesquels il a fait sa scolarité, ne sont pas astreints à suivre les programmes des Collèges royaux. Entre les scientifiques investis dans les disciplines et le public se creuse progressivement un fossé d'incompréhensions et de malentendus : Renan lui-même pratique l'art délicat de la réécriture personnelle, favorisé par ce vague qui entoure la classification disciplinaire. Pour lui, les sciences naturelles incluent la psychologie, abordée dans les cours de philosophie de l'abbé Manier¹³ : c'est sa propre vision de la nature et des liens entre les disciplines qui guide sa définition des sciences naturelles.

Les sciences naturelles sont en effet centrales pour Renan ; elles se dessinent pourtant comme un point aveugle. Nulle part on ne trouve de systématisation posant une équivalence stricte entre ces sciences et la philologie ou l'histoire ; pas de brouillon portant la trace d'une fiche de lecture patiente, ni de transfert d'un domaine à un autre. Partout présentes, les sciences naturelles peuvent aussi sembler les grandes absentes des articles et des ouvrages renaniens : elles en fondent davantage la structure et le projet qu'elles n'en guident le déroulement. Comme la ville d'Is disparue qui ouvre les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, les sciences naturelles constituent un ensemble englouti par la « petite chaudière »¹⁴ des conversations, notamment celles avec l'ami d'une vie, le chimiste Marcelin Berthelot, et d'autres,

¹³ Voir le chapitre 2-3.

¹⁴ *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* [1883], t. II, p. 888. La « petite chaudière » désigne sous la plume de Renan les conversations et la collaboration avec Marcelin Berthelot.

comme le physiologiste Claude Bernard. La reconstitution du modèle et de la pensée des sciences de la nature dans les travaux de Renan permet surtout la mise au jour d'une élaboration lente et d'une utilisation (plutôt que d'une compréhension) des théories issues de ces sciences. Plus de sciences constituées face à de telles assimilations : l'hybridité et la multiplicité des sources identifiables comme celles qui ne peuvent qu'être supposées dessinent un ensemble de théories et de concepts jamais constitué en système – Renan les a en horreur¹⁵ –, réservoir percé et parfois incohérent qui mêle l'esthétique des *Formes de la nature* à la profusion des détails. Plus de sciences, mais des savoirs, dont le statut peut ne pas être scientifique, par les carences de la méthode qui est suivie comme pour sa péremption : la labilité de la méthode renanienne permet d'ouvrir le champ des sources et des documents pour se situer au plus près d'une pensée d'éclats et de mouvements.

Reconstituer ce qu'ont été les sciences de la nature pour Renan – pour peu que celles-ci aient existé en tant qu'ensemble conceptualisé – n'autorise que peu de spéculations. Les questions qui se posent sont autant épistémologiques que littéraires : quelles sont les marques d'un transfert méthodologique, d'une science à l'autre, et quelles en sont les modalités ? Comment retracer une généalogie intellectuelle, quand les sources sont défailtantes ? Que penser de théories contradictoires, surannées et parfois dépassées, réconciliées dans un élan imaginatif parfois peu rigoureux ? Quel est le statut d'une théorie scientifique quand elle n'affleure dans un texte que sous forme allusive, tronquée ou transformée ? Et quel statut a le texte, scientifique ou littéraire, incorporant plus ou moins nettement une théorie scientifique ? Le statut des sciences, et *a fortiori* des sciences naturelles, a grandement évolué du vivant de Renan : né en 1823, quelques années avant la querelle sur le plan de composition qui a opposé Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, l'historien a grandi et a fait carrière dans un siècle bousculé par l'apparition de nouvelles théories scientifiques, comme le darwinisme, la théorie cellulaire ou le polygénisme. Le XIX^e siècle voit la naissance de la biologie, sous l'impulsion en France de Lamarck et de la physiologie scientifique de Claude Bernard, qui fonde en 1848 la Société de Biologie avec Charles Robin et Pierre Rayer. C'est aussi la période du « sacre de l'écrivain », théorisé par Paul Bénichou, et de l'histoire, incarnée par la génération précédente, celle des Michelet et des Augustin Thierry, et celle qui prépare la création de la figure des intellectuels, dont Renan sera, *post mortem*, un modèle. Parce qu'il a grandi dans la première moitié du XIX^e siècle et a fait sa (brillante) carrière dans la

¹⁵ « Quand il y a certitude, il n'y a pas de système », *Cahiers de jeunesse* [1845-1846], t. IX, p. 601.

seconde, Renan a vécu à une époque de spécialisation croissante des savoirs, qui a vu l'émergence des « deux cultures », littéraire et scientifique, dont la division sera regrettée par Percy Snow¹⁶ ; c'est aussi l'époque du désenchantement, après le coup d'État du 2 décembre 1851 et les révolutions qui secouent le siècle. Les sciences naturelles ont nourri le travail d'historien de Renan, sans que ses sources soient nettement visibles : elles ont été un modèle de pensée prédominant pour les écrivains comme pour les penseurs issus de toutes les disciplines. Elles appartiennent autant au fonds intellectuel de Renan qu'à celui de son siècle : les sources ne sont pas, pour lui, réductibles à la seule consultation d'ouvrages spécialisés, mais elles intègrent la multiplication des supports écrits, dont les journaux, et les rituels savants qui s'inventent.

Face à la complexité et à l'ampleur de ces questions qui croisent littérature, histoire, philosophie, sociologie des sciences et des auteurs et historiographie, il était nécessaire de prendre en compte l'ensemble des travaux et des notes publiés par Renan, ou après sa mort : corpus massif, d'abord constitué des *Œuvres complètes* en dix volumes édités par sa petite-fille Henriette Psichari de 1947 à 1961, et élargi à nombre de textes publiés par ailleurs, comme les notes prises au séminaire et dans les années de formation qui ont suivi (de 1845 à 1848), et qui préparent le reste de son œuvre. L'étude de l'influence d'un ensemble vaste et disparate de savoirs sur un corpus monumental a conduit à distinguer des lignes de force traversant l'œuvre, ainsi que des évolutions sensibles, dont il fallait, à l'instar de Renan lui-même, retracer les origines.

Il ne s'agit pas dans ce travail de reconstituer les sciences et les savoirs naturalistes qu'a pu effleurer ou utiliser Renan, mais, à partir d'une connaissance (nécessairement parcellaire) de ces données, de retracer la pensée de l'histoire de Renan, pensée qui utilise les sciences naturelles comme un modèle de pensée, dont le fonctionnement doit être restitué et analysé. À cet égard, cette étude est inscrite dans la tradition de l'épistémocritique, telle qu'elle a été fondée par Michel Pierssens dans son suggestif *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, dans lequel l'auteur théorise autant qu'il pratique cette nouvelle méthode critique, qui convoque littérature, histoire et philosophie des sciences. Comme il l'affirme dans son introduction,

[u]n « savoir », dès lors qu'il devient texte, quand la parole le traduit, ne peut être par conséquent qu'un hybride issu d'une généalogie compliquée. Aussi

¹⁶ Percy Snow, *Les Deux Cultures*, suivi de *Supplément aux Deux Cultures* [1959], Paris, Jean-Jacques Pauvert, « Libertés nouvelles », 13, 1968.

faut-il, quand il s'agit d'en comprendre les effets en littérature, en parler au pluriel : c'est à *des* savoirs que nous avons à faire, plutôt qu'au *Savoir* unique et majuscule.¹⁷

Michel Pierssens, dans ce texte, ne parle ni de sciences ni de connaissance : c'est plutôt l'hybridité de ces souvenirs, placés hors de leur domaine d'élaboration, qu'il dévoile. Les questions qui se posent ne sont pas, ici comme en histoire des sciences, celles du procès, tentation possible quand il s'agit de savoirs obsolètes, comme le rappellent Judith Schlanger et Isabelle Stengers dans leurs *Concepts scientifiques*¹⁸ ; il ne s'agit pas plus de retracer une généalogie intellectuelle, qui n'est qu'un arrière-plan pour ce type de recherche. L'épistémocritique se fonde sur les acquis de l'archéologie foucauldienne des savoirs qui considère les savoirs comme appartenant à un vaste discours, thèse inaugurée dans *Les Mots et les choses* (1966) et poursuivie notamment dans *Archéologie des savoirs* (1969). Le statut discursif des savoirs en constitue déjà une transformation, qui a ouvert tout un champ d'études disciplinaires dans le sillage de la *French Theory* et des *cultural studies*. L'épistémocritique développée par Michel Pierssens s'inscrit dans ce paysage intellectuel, dont l'histoire culturelle d'un Maurice Agulhon est un autre pendant. Il ne s'agit pourtant pas d'histoire de la littérature, ni même d'histoire des rapports entre science et littérature, mais d'analyse des textes et des transferts discursifs. La forme choisie par Michel Pierssens pour *Savoirs en œuvre* est à cet égard éloquente : c'est la pratique des textes, leur analyse, plus que la théorie qui guide l'interprète. Cette orientation est aussi celle de la *biocritique* proposée par Gisèle Séginger, qui la définit ainsi :

[...] la biocritique pourrait désigner une approche dynamique des rapports entre les savoirs du vivant et le texte, d'une part l'étude de l'hybridation des modèles de pensée, discours (dans les réflexions naturalistes de la Correspondance ou les textes de fiction), d'autre part l'étude de l'impact des savoirs du vivant sur la poétique et l'esthétique des œuvres. Il s'agirait d'étudier leur utilisation et leur fonction dans les textes d'un point de vue thématique, pragmatique (quels sont les effets visés ?) et formel (quels sont les processus de conversion, la productivité narrative ou poétique, le rôle structurant de ces savoirs ?), en tenant compte des enjeux idéologiques et rhétoriques, ces savoirs étant souvent impliqués dans des argumentations plus générales de nature philosophique, esthétique ou politique.¹⁹

¹⁷ Michel Pierssens, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, Presses Universitaires de Lille, « Problématiques », 1990, p. 8.

¹⁸ Isabelle Stengers, Judith Schlanger, *Les Concepts scientifiques. Invention et pouvoir* [1988], Paris, Gallimard, « Folio essais », 1991.

¹⁹ Gisèle Séginger, « Éléments pour une biocritique », *Flaubert. Revue critique et génétique*, n° 13, 2015, non paginé.

La *biocritique*, attachée aux particularités des sciences du vivant et de la nature, est d'abord une étude littéraire des textes mettant en œuvre des savoirs ; elle s'inscrit, plus largement, dans le champ des études sur l'intertextualité, ouvert par Julia Kristeva (*Sèmiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, 1969), elle-même traductrice et introductrice des travaux de Mikhaïl Bakhtine en France. Le transfert de savoirs est en effet un transfert de texte(s) à texte(s), passant ou non par le biais de l'écrit original ; les sociabilités savantes et érudites, mises en lumière par Muriel Louâpre²⁰ et Marine Riguet²¹, apportent une nouvelle dimension à ces travaux. L'attention accrue qui a été portée aux transferts lexicaux, notamment autour de pivots constitués de mots, métaphores ou modèles de pensée, s'inscrit dans les nouvelles perspectives de l'épistémocritique, auquel est consacré un récent numéro de *Romantisme*, coordonné par Gisèle Séginger²². C'est dans cette perspective que s'inscrit cette étude : la place centrale qui y est donnée au corpus renanien témoigne de ce retour au(x) texte(s). Il n'est cependant pas envisageable d'étudier Renan avec Renan : s'il est historien du texte et philologue, il refuse, après la rédaction de *L'Avenir de la science*, toute systématisation théorique : c'est par une introspection personnelle et par son érudition que Renan dégage ce qu'il comprend comme des « lois de l'esprit humain », lois qu'il applique ensuite à ses analyses historiennes. Pas de théorie de la littérature ou du discours, mais de leur réception : l'histoire telle qu'il la comprend est une histoire du document comme des sentiments et des idées qu'il recèle, assez rarement une histoire ou une analyse des textes eux-mêmes.

Cette importance donnée prioritairement aux textes explique la prise en compte de l'ensemble du corpus édité (et connu) de Renan : cet ensemble de textes, apparemment disparates, dévoile une pensée lentement, mais solidement élaborée, des sciences et des textes. Réfléchir sur les liens entre « savoirs de la nature » et la « pensée historique » de Renan ne peut se limiter aux sommes historiennes et aux articles d'histoire des religions : comme l'écrit Annie Petit dans son article « Histoire et philosophie de l'histoire de Renan », l'historien « s'est voué à l'histoire » ; de l'histoire, « il y en a partout dans ses ouvrages »²³. L'histoire telle qu'il la pense fait se réunir l'histoire positive et l'« histoire idéale », cette dernière mettant en

²⁰ Voir par exemple Muriel Louâpre, « Des réseaux savants à l'œuvre », *Romantisme*, n° 183, 2019/1, p. 43-55.

²¹ Voir Marine Riguet, *Faire littérature : genèse d'un laboratoire*, Paris, Hermann, 2019.

²² Gisèle Séginger, « Épistémocritique », *Romantisme*, n° 183, 2019/1.

²³ Annie Petit, « Histoire et philosophie de l'histoire de Renan », *Études de lettres*, Lausanne, *Ernest Renan aujourd'hui*, n° 3, 2005, p. 83.

scène les lois de l'histoire de l'esprit humain. Ainsi étendue, l'histoire en devient *quasi* abstraite, en désignant le mouvement du monde plus que ses détails : les travaux de Renan dans leur ensemble réalisent cette pensée de l'histoire.

Ce travail reconstitue l'élaboration et la pensée des sciences naturelles que pouvait avoir Renan : cette pensée n'est cependant pas un système, mais elle se situe à mi-chemin entre le modèle (dans les différents sens donnés par Max Black à ce terme²⁴), et la métaphore. Elle constitue ainsi une fiction (probable) de système : Renan n'a pas lui-même établi le répertoire des théories scientifiques auxquelles il adhérait ou qu'il pouvait réemployer. Ce modèle n'a pas en effet d'existence *per se* ; il se manifeste par son usage, qu'il s'agisse de réflexions théoriques sur la science ou de métaphores, qui ne sont jamais, chez Renan, des ornements. Cette pensée des savoirs (incluant les sciences comme leurs emplois non scientifiques) de la nature s'inscrit toujours chez le philologue dans une pensée (et une pratique) de l'histoire : cette histoire est elle-même une histoire (que Renan qualifie d'*embryogénie*) de l'esprit humain, autre modèle métaphorique nourri de philosophie et de sciences naturelles. La pensée renanienne de la nature se réalise ainsi dans la méthodologie appliquée pour la recherche des traces de cet esprit supposé par Renan : elle se fait histoire des sentiments et des idées, des erreurs et des pratiques collectives. Parce que Renan est d'abord un philologue, cette histoire de l'esprit humain est aussi une histoire du texte et du document, du récit et de sa réception.

La complexité de la pensée de Renan, bien que ses textes soient essentiellement théoriques, m'a conduite à dégager des axes, pour favoriser une approche progressive, partant de la science telle que la pense Renan, afin de comprendre ensuite la pratique des sciences, dans leur dialogue et leur collaboration. Le grand programme scientifique de Renan, *L'Avenir de la science*, est rédigé autour de 1848, mais il n'est publié qu'en 1890. Cet essai massif, à la forme « touffue, souvent abrupte »²⁵ de l'aveu même de son auteur parvenu à la maturité, porte les espoirs de la jeunesse intellectuelle de 1848, non encore déçue par les premiers résultats législatifs et le coup d'État du 2 Décembre. Bien qu'il n'ait pas été publié avant la fin du siècle, *L'Avenir de la science* donne une impulsion majeure aux études monographiques et aux sommes d'histoire des religions qui le suivent : il constitue un maillon essentiel dans la lignée des différents « Examens de conscience », synthèses philosophiques personnelles, que Renan livre tous les dix ans.

²⁴ Max Black, *Models and Metaphors. Studies in Language and Philosophy*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1962.

²⁵ « Préface », *L'Avenir de la science. Pensées de 1848* [1890], t. III, p. 721.

L'ouvrage est aussi un vaste réservoir pour les articles, régulièrement tirés du vieux « pourana »²⁶ : nombre d'entre eux reprennent des passages, voire des paragraphes entiers de ce volume gardé dans une armoire pendant près d'un demi-siècle. Respecter les infimes étapes de ces reprises, qui tissent un réseau de retours et d'échos des textes, constituerait en soi une vaste étude philologique, qui dépasse le cadre de cette étude²⁷. *L'Avenir de la science* garde néanmoins un statut matriciel pour l'ensemble du projet renanien : c'est à partir de ce texte, et en en suivant les nuances et les prolongements qui le suivent, que se dessine la science renanienne, dans son idéal comme dans sa pratique, qui sera étudiée dans la première partie de ce travail.

L'Avenir de la science est aussi le texte qui théorise la transformation des activités savantes en science. Si Renan lui-même ne distingue pas toujours nettement la science des sciences, il développe pourtant les contours, souvent aux accents prophétiques, d'un idéal scientifique : les sciences sont alors la réalisation concrète de ce programme scientifique. Cette pensée de la science et des sciences conduit ensuite à une première approche de l'écriture historienne, préalable à la compréhension des travaux historiens de Renan. La confrontation des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de 1883 à la réalité de la formation, bretonne et parisienne, de Renan permet de suivre l'élaboration de sa pensée et sa reconstitution par le philologue, qui se fait historien de lui-même. Si les années de formation de la scolarité bretonne, puis celles du séminaire, d'abord à Saint-Nicolas-du-Chardonnet puis à Saint-Sulpice ont été cruciales pour l'élaboration d'une pensée résolument originale, elles ne sont cependant pas exactement retranscrites par l'historien qui jette en 1883 un regard rétrospectif sur sa vie dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. L'année 1848 marque dans la vie de Renan une étape importante : année de l'agrégation et du prix Volney, elle est aussi celle des premières œuvres – *De l'Origine du langage*, mais surtout de *L'Avenir de la science*. Les brouillons de jeunesse de Renan, restés pour une part inédits jusqu'à Jean Pommier, qui n'a lui-même pu attaquer l'ensemble de la masse des notes conservées au Musée de la Vie Romantique et à la BnF, offrent une rare trouée sur la « violente encéphalite »²⁸ du jeune apostat. Les archives inédites n'ont en revanche été consultées que ponctuellement²⁹ : le nombre de notes et de brouillons conservés à la BnF et dans d'autres institutions est important, et

²⁶ C'est-à-dire « pot-pourri » en sanscrit, qualificatif dont Renan affuble son propre texte dans sa Préface de 1890.

²⁷ La comparaison de corpus numériques permettrait néanmoins une approximation rapide et complète de ces reprises, qui montrerait la fabrique du style renanien, et ses incessantes reprises.

²⁸ *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, op. cit., p. 871.

²⁹ L'Institut et le Collège de France gardent encore leurs secrets.

a déjà été pour une grande part l'objet des soins de Francesco Petruzzelli et de Domenico Paone. Une partie d'entre elles, les *Notes d'Italie*, est actuellement en cours d'édition et d'analyse par le groupe Renan-Source, créé et dirigé par Domenico Paone, auquel ce dernier m'a invitée à participer. Même si plusieurs documents importants attendent d'être édités, comme la version originale du prix Volney de 1847³⁰, les textes publiés rédigés pendant cette période, au premier rang desquels *L'Avenir de la science*, permettent de saisir déjà les contours de la pensée de Renan, pensée nourrie de psychologie, de philosophie et de métaphysique. Ce sont ces années qui voient le passage d'une histoire conçue sur le modèle des sciences physiques à une histoire revendiquant une méthodologie qui s'appuie sur les sciences naturelles.

La quatrième partie de cette étude s'attache pour sa part à suivre les conséquences de la philosophie renanienne de l'histoire. Le modèle des sciences naturelles se réalise dans une pensée méfiante de la classification, mais en propose une pratique, allant des espèces aux langues et aux races. La question de la classification des langues et des religions est celle de leur naissance : Renan rompt avec l'exégèse biblique qui lui a été enseignée au séminaire pour refuser le monogénisme induit par le modèle de la révélation : la science lui offre des théories concurrentes, fondées sur une croyance polygéniste et organiciste. C'est d'abord par la *Naturphilosophie* allemande que se fait la rupture : la lecture de l'ouvrage de Madame de Staël, *De l'Allemagne* (1813), ainsi que de quelques ouvrages des philosophes romantiques allemands, le mènent vers ce vitalisme qu'il n'abandonnera jamais réellement. Ces lectures ne signent cependant pas une étude approfondie de l'ensemble du corpus allemand, mais plutôt une impression de fusion avec de nouvelles attitudes intellectuelles :

L'important n'est pas de glaner çà et là des idées particulières, mais de saisir un *esprit*, qui renferme tout implicitement. Je n'ai lu que quelques lignes des Allemands, et je sais leurs théories comme si j'avais lu vingt volumes, car je me mets à leur point de vue. [...] Or un esprit, quand on est fait pour lui, se devine à un mot, et tout vient à la suite. Moi, pour les Allemands, que je ne connaissais presque que par M^{me} de Staël, et j'induisais toutes leurs théories. Quelqu'un qui m'eût entendu parler eût cru que j'avais lu cinquante volumes de critiques allemands.³¹

³⁰ Le manuscrit présenté au prix porte le titre d'*Essai historique et théorique sur les langues sémitiques en général et sur la langue hébraïque en particulier*, publié sous forme réduite en 1855 sous le titre d'*Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, Paris, Michel Lévy.

³¹ *Cahiers de jeunesse, op. cit.*, p. 383.

Si la découverte de l'Allemagne est de l'ordre de l'initiation sacrée, elle ne se réalise donc pas par une exégèse exhaustive et littérale. La mention du glanage est révélatrice d'un rapport aux textes et aux sources qui ne se démentira pas : la *Naturphilosophie* et les sciences naturelles sont avant tout considérées par Renan comme des réservoirs d'idées, d'images et de théories qui offrent au jeune apostat un nouveau monde de références, plus fécond que celui de l'exégèse traditionnelle. Ce sont les théories de la lecture et de la « mémoire des œuvres »³², développées par Judith Schlanger, qui éclairent le fonctionnement, capricieux et personnel, de la source chez Renan. Si Renan n'est pas, comme cela lui a été maintes fois reproché, un « dilettante »³³, la mise en place de sa pensée montre un jeu de rétroactions, de mémoires et d'oublis, de sélections et d'évitements : « ce qu'on dit de soi est toujours poésie »³⁴, et tout ce qu'il lit (et retient) est déjà de lui.

Cette quatrième partie a aussi pour objet de retracer les problèmes épistémologiques et littéraires rencontrés et causés par Renan. Si sa pratique des sources s'apparente bien souvent au « glan[age] », cette pratique n'est pas seulement faite d'allusions et de transformations de théories scientifiques déjà existantes : ce glanage est aussi tissé d'hypothèses et de conjectures scientifiques, qui voient s'élaborer une science plus audacieuse, et notamment, dès 1848, un évolutionnisme naturaliste sur le modèle de l'histoire des langues étudiée par la philologie, notamment dans *De l'Origine du langage*. Il est, plus largement, porté par une réflexion sur quelques idées traduites en mots : la spécificité du travail du philologue, qui analyse (entre autres choses) les variations lexicales, se manifeste concrètement, par un élargissement ou une spécification du sens de quelques termes à la longue histoire, et qui se trouvent remotivés. Ainsi le « germe » biblique se fait-il viral ; ainsi les processus intellectuels et sentimentaux étudiés par Renan sont-ils réalisés dans son propre travail. Les sciences naturelles offrent une percée paradoxale sur la fabrique de l'écriture renanienne : récupérées et transformées par le philologue, elles sont l'occasion d'une réflexion sur le langage et ses évolutions, comme elles révèlent les procédés intellectuels et stylistiques à l'œuvre chez le savant. Chez Renan, rien ne se crée, mais tout se transforme : les mêmes mots permettent de dire de nouvelles choses et récapitulent

³² Voir notamment *La Mémoire des œuvres*, Paris, Verdier, 2008, *Le neuf, le différent et le déjà-là : une exploration de l'influence*, Paris, Hermann, 2014, *Trop dire ou trop peu : la densité littéraire*, Paris, Hermann, 2016, *Présence des œuvres perdues*, Paris, Hermann, 2010.

³³ D'abord par Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine, Baudelaire – M. Renan – Flaubert – M. Taine – Stendhal*, Paris, Alphonse Lemerre Éditeur, 1883. Voir aussi Claire Evesque, « Jules Lemaitre, Ernest Renan et la question du dilettantisme », *Jules Lemaitre : « un don d'ubiquité »*, 21 février 2012.

³⁴ *Souvenirs d'enfance et de jeunesse, op. cit.*, p. 713-714.

l'histoire dont ils sont partie prenante. Cette réflexion lexicologique est portée par un profond et constant sentiment organiciste : Renan reprend ce que Judith Schlanger a appelé en 1971 *Les Métaphores de l'organisme*, issues de la *Naturphilosophie* allemande. Cet organicisme conduit à une vision du texte, qu'il soit source ou production de l'historien, comme vivant : ses évolutions au fil du temps et des copies n'en changent pas l'identité intrinsèque, mais elles l'infléchissent, parfois considérablement, pouvant conduire au contresens ou à l'erreur. La production des textes, comme celle des embryons, n'est pas une cristallisation, mais une amplification, un développement : le texte-organisme naît d'un germe, mystérieux et souvent fragmentaire – un fragment fait signe vers une totalité, dans la lignée du romantisme allemand – et il se déploie, jusqu'à atteindre la somme. L'amplification organique atteint autant le texte que le mot, enrichi de toute une histoire érudite revivifiée par l'historien.

La pensée renanienne de l'organisme se situe entre la métaphore et le modèle de pensée. Sans être une simple figure de style, car il remplit une fonction autant heuristique que structurante, l'organisme ne se définit pas non plus comme un modèle de pensée, par le manque de rigueur qui l'installe dans le texte. Plus allusive que démontrée, la pensée de l'organisme renanien se situe dans une épistémologie qui pourrait sembler flottante : entre les « Certitudes », les « Probabilités » et les « Rêveries »³⁵, l'organicisme déploie différents degrés d'existence et de réalité, degrés qui se retrouvent dans une pensée du dégradé, inspirée par la théorie de la dégradation des types de Geoffroy Saint-Hilaire. L'esthétique, chez Renan, est toujours une épistémologie ; elle se réalise dans une variété de textes, qui s'approchent du genre des conjectures scientifiques et introduisent de la fiction au cœur de la science, en se fondant sur l'intuition et la réminiscence textuelle. La science devient alors un mot sans contour ni définition précise, pratiquant une absorption tant sémantique qu'esthétique, qui permet le rêve d'une totalité encore à venir, mais déjà réalisée dans ses textes.

³⁵ Ce sont les titres des différentes sections des *Dialogues philosophiques*.